

Florence
BARUCQ



Le bout du tunnel

80 ans que celui qui a failli être le Festival de Biarritz existe ! Finalement le comité qui s'est pris à hésiter entre deux plages a choisi Cannes...
Moi je dis : Biarritz a quand même plus de cachet ! Plus de sautes d'humour météorologiques, c'est vrai aussi...
Pour me consoler de cette petite frustration qui me taraude chaque année, je suis allée avec mes enfants, vendredi dernier, au cinéma Le Royal voir le film en compétition de Jarmush, dont je suis incondionnelle : « The dead don't die ». Il n'y a pas été de main morte. Une histoire de Zombies, de fin d'un monde que l'on a exploité jusqu'à la corde, d'une société consumériste où l'on veut toujours plus, de morts vivants aliénés à leurs smartphones que l'on voit briller dans la nuit. Un peu trop téléphoné, du coup, et moraliste, pour moi, mais un bon moment quand même !

Nous sortons de là, hébétés comme toujours lorsque l'on sort du ciné en plein jour et là... Personne dans la rue. La fin du monde aurait-elle vraiment eu lieu sans nous ? Nous captions un brouhaha diffus à bonne distance de part et d'autre. Un coup d'œil à gauche, à droite... L'avenue Foch a été bouclée. On n'a pas lu Sud-Ouest, on a donc forcément loupé un épisode ! Nous voyons des grappes humaines en colère, s'accrocher aux cordons impossibles de CRS : On a des choses à lui dire, nous, à Macron !

Un coup d'œil en l'air par dessus les toits. Pas d'éclat de lunette de visée qui brille... Parfait. On va se poser là, dans ce café, au milieu, boire un thé en terrasse. Un vrai moment entre parenthèse ;) La commerçante, ravie, se dit qu'elle en tient au moins trois ! Nous, voir Emmanuel, comme un soleil, on s'en fiche, on préférerait voir Jim Jarmush balader ses beaux cheveux blancs et sa belle désinvolture !
Si y a un blème on file dans le parking Le Président. C'est pratique les souterrains. Tu disparaîrais et tu sors par l'autre bout. J'ai pris l'habitude cette année à Paris. Dès qu'il y avait des CRS ou des Gilets jaunes, plouf... je plongeais dans les bouches de métro comme dans les caves en temps de guerre, pareil...

Cette histoire de zombies, ça m'a un peu remuée tout de même. Parce qu'à Paris, y en a plein. Ceux qui font les poubelles pour se nourrir dès la nuit tombée. Et puis, surtout, le crack a fait son grand retour. On voit des hordes faméliques et hagardes, en guenille, les yeux hors de la tête, dans le XVIIIe, le XIXe... Des migrants, des pauvres gens qui n'ont aucune perspective, aucune lumière au bout du tunnel. Le festival de came. On n'en parle presque pas. A qui profite le crime ?
Les errances d'une société qui fait l'austruche pour ne pas affronter des situations inadmissibles et douloureuses, dans l'impasse depuis des années.

■ redaction@lspb.fr

Et « l'Affaire Lambert », comme on la nomme... Inextricable. La résultante d'un vide que l'on pourrait sans doute combler. Il y a cinq ans, les artistes et réalisateurs biarrots, Yvana et Olivier Duchêne, ont proposé une solution dans leur court-métrage « Les Nautres », applaudi à tout rompre au cinéma Le Royal, multi primé dans des festivals jusqu'à San Diego. Ils ont tenté de joindre politiques, associations, journalistes sans obtenir aucun écho de leur proposition alors que leur idée de mettre dans la carte vitale des informations vraiment vitales était géniale ! C'est vrai : exploitée à 2% de ses possibilités, elle pourrait renfermer, non seulement, notre historique médical complet ce qui éviterait erreurs et perte de temps mais, aussi et surtout, et c'était ça l'idée géniale, les volontés de chacun, en cas de comas ou état végétatif longue durée. Cela me semble judicieux, nécessaire et finalement pas si complexe : savoir ce que la personne concernée souhaitait de son vivant en cas de situation extrême, afin de ne laisser personne parler en son nom et décider à sa place en fonction de ses croyances, de sa religion, de ses intérêts, sans parler de toutes les odieuses récupérations politiques. On fait du business sur les morts-vivants. Sur les morts tout court d'ailleurs, aussi, comme me l'avait fait remarquer un charmant monsieur, par courrier, me parlant de frais bancaires déraisonnables après le décès du client et me suggérant d'en faire une chronique.
J'avais en effet remarqué des mouvements bancaires assez élevés et injustifiés après le décès de mon père... Tant est si bien qu'à un moment donné quand on me demandait si je croyais à une vie après la mort je déclarais sans sourcilier : *assurément oui, il y en a une. J'en ai les preuves !*

Alors quand le président du Festival de Cannes, le basco-mexicain, Alejandro González Iñárritu, déclare ressentir « une certaine fatigue de vivre » je peux le comprendre. Que « le vrai juge c'est le temps ». Oui, une œuvre qui le traverse peut être déclarée chef-d'œuvre et son auteur immortel... Faire du cinéma est tellement plus excitant, écrire tellement plus jouissif qu'affronter la vie et toutes ses impuissances MAIS comme le dit le sage du film de Jarmush : « le monde est parfait il faut en admirer les détails ». En gros, y a rien qui marche, c'est la mouise mais la beauté est partout dans des instants, des choses infimes. Être ermite, se retirer du jeu, c'est un peu lâche aussi. Je trouve ça beau, moi, de penser qu'on est tous embarqués dans la même galère, qu'on rame ensemble pour trouver des réponses et, pour-quoi pas, s'en sortir.

Yves
UGALDE



En cabines

J e voyais récemment à la télévision que les célèbres cabines téléphoniques rouges anglaises sont en voie de disparition. L'utilisation de plus en plus répandue du téléphone portable laisse cet élément de mobilier urbain légendaire sur le bord du chemin. Pathétique...

Et parmi les blocs rouges ajourés de charnants petits carreaux encore debout, très peu servent encore à téléphoner. Beaucoup, à Londres en particulier, sont devenus des « musts du kitch » dans des finalités inattendues. En vrac, cela peut aller de la boîte à livres à un café, d'une armoire à gâteaux commandés sur internet à une boîte de nuit pour couple en mal de promiscuité amoureuse.
Bref, de l'utilitaire, la cabine téléphonique

Sauf que la cabine pèse plus d'une tonne et qu'elle est posée sur un bloc de béton qui la rendait insubmersible sous la pluie londonienne et inamovible dans le vent humide et glacé des bords de Tamise.
Plusieurs amateurs éclairés de la sacrosainte cabine ont pris contact avec le bar restaurant bayonnais, mais ont rebroussé chemin lorsqu'il s'est agi, à leurs frais bien sûr, de l'emporter sous d'autres cieux. Il faut voir la cabine du repeneur intéressé lorsqu'il se trouve devant la guérite téléphonique la plus célèbre du monde ! Son propriétaire l'avait fait venir par camion, avait demandé l'aide de huit copains pour la faire glisser depuis la benne jusqu'au sol sur une couverture. Un plaid j'imagine.
Vous l'avez compris, la cabine rouge n'est pas le genre de dame qu'on manipule à la légère. Et à chaque fois que, par l'interm-



© DR

anglaise a changé de statut et atteint maintenant celui de l'emblème enfermant à elle seule un morceau de l'âme britannique. En regardant ce reportage de TF1 sur ce sujet, je me suis transporté par la pensée au bout de la rue Daniel Argote à Bayonne. Dans la cour du Bar de la voie, que seuls les fidèles de cet établissement où la cuisine portugaise garde, pour quelque temps encore, des accents d'une authenticité étonnante, trône un de ces objets devenus cultes. Manuel, le patron, avait flashé sur la pépite, l'avait acheté sur un coup de cœur, mais sans se douter qu'elle taperait aussi longtemps l'incruste.
Il l'a adoptée et rendue comme neuve en lui restituant son rouge original, après des semaines de grattage et de mise à blanc de la fonte initiale. Comme tous les collectionneurs de choses étranges, il s'était dit qu'un jour il la revendrait à un autre fou d'objets insolites et sacralisés par les mythes urbains. Pour le prix, pas un euro de plus ce que cela lui aura coûté, soit 1600 €.

diare d'un journal de petites annonces, E-Bay récemment encore, le téléphone arabe pousse un repeneur potentiel jusqu'à la cour intérieure du bar de la voie, la problématique du transport se pose.
A quelques jours d'élections européennes où les Anglais vont être invités à voter pour l'avenir d'une Europe qu'ils vont quitter vite après, cette cabine de Saint Esprit est comme un symbole de particularisme insulaire anglais sur la terre française chez un Portugais qui, à cinq mètres de la bonne cuisine de son épouse, commence à avoir de la friture sur la ligne.
Qu'on ait les portugaises ensablées ou pas, cette cabine rutilante et parfaitement conservée, reste aux abonnés absents. Bref, avec ses 1000 kilos et sa peinture fraîche, elle a du mal à filer à l'anglaise...

■ redaction@lspb.fr